HAL
open science

HISTOIRE ALTERNATIVE ET ROMAN HISTORIQUE CONTREFACTUEL : ENJEUX EPISTEMIQUES

Françoise Lavocat

▶ **To cite this version:**

Françoise Lavocat. HISTOIRE ALTERNATIVE ET ROMAN HISTORIQUE CONTREFACTUEL : ENJEUX EPISTEMIQUES. Narrative Matters 2014 : Narrative Knowing/Récit et Savoir, Jun 2014, Paris/Ville : Paris, France. hal-01102154

HAL Id: hal-01102154

https://hal.science/hal-01102154

Submitted on 12 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Françoise Lavocat
Université Paris 3 Sorbonne nouvelle
Wissenschaftskolleg zu Berlin

HISTOIRE ALTERNATIVE ET ROMAN HISTORIQUE CONTREFACTUEL : ENJEUX EPISTEMIQUES

Depuis l'essor de la théorie des mondes possibles, dans les années 1970, les contrefactuels ont fait leur apparition dans tous les champs du savoir[1]. Même s'ils n'ont pas le caractère d'évidence qui leur permettrait de peser de façon incontestable dans le débat public, on conçoit aisément les gains épistémiques qu'engendrent les prévisions calculées, par exemple, à partir de l'hypothèse d'un réchauffement climatique de 2, 5 ou 6 degrés, d'une attaque bactériologique ou d'une mutation génétique. Mais qu'en est-il exactement des gains épistémiques éventuels, lorsqu'il s'agit de contrefactuels ayant trait à l'histoire ?[2] Si l'on peut inférer d'un monde possible où la température s'élèverait de trois degrés une série de mesures (pour parer à cette éventualité, ou pour faire face, le cas échéant, à ses conséquences futures) on ne peut pas modifier le cours l'histoire qui a déjà eu lieu. Que peut donc nous apprendre un monde possible où Hitler aurait gagné la guerre, pour nous en tenir à l'hypothèse contrefactuelle sans doute la plus exploitée depuis un demi-siècle ? Et nous apprend-il la même chose si cette hypothèse est posée dans le cadre d'une histoire contrefactuelle ou d'une fiction romanesque ?

La question se pose d'autant plus que la dichotomie entre histoire et fiction est à la fois consolidée et remise en chantier par la théorie des mondes possibles[3]. D'une part, comme l'a bien montré Doležel (1999, 2010a et b), les fictions contrefactuelles, loin d'effacer cette distinction ontologique, la soulignent, parce

---

[1] Voir à ce propos Birke, Buttet, Köppe, (2011), qui réunissent des contributions concernant l'histoire, l'économie, la politique, la littérature, la physique. Pour un complément bibliographique sur les

[2] La pensée contrefactuelle de l'histoire, après avoir été longtemps méprisée, assimilée à une plaisanterie frivole, a depuis les années 1990, conquis une certaine légitimité. Ferguson estime que les histoires contrefactuelles minent les visions déterministes de l'histoire, qui sont souvent à l'origine des prédictions fausses entrainant les hommes et les sociétés à leur perte (1997 : 88). L'avantage généralement reconnu aux histoires contrefactuelles est leur valeur heuristique, en ce qu'elles analysent, confrontent différentes relations de causalité (Exum, 2000 : 2 ; Ben Zvi 2000: 70), souvent en reconstituant les hypothèses contrefactuelles échafaudées dans le passé, de ce fait mieux connu. De part sa dimension critique, l'histoire contrefactuelle permettrait en outre à l'historien de se rapprocher de plus près de l'objectivité (Davila, 2010 : 143). Elle le rendrait plus lucide quant à ses propres pratiques (Berger Weldenneg, 133). Pour une vue plus nuancée de la valeur cognitive des contrefactuels, voir Albrecht et de L. Dannenberg (2011 : 12-29). Pour une histoire des histoires contrefactuelles, voir Ferguson, 1997.

[3] L'affirmation selon laquelle les contrefactuels minent la différence entre fait et fiction, au motif qu'ils remettent en cause le positivisme et la logique linéaire des sciences sociales est soutenue, notamment, par Lebow (2010).

qu'elles présupposent un monde de référence. C'est même la particularité de leur statut logique que de ne pouvoir s'affranchir du monde de départ dont elles sont une variante. C'est la raison pour laquelle les fictions contrefactuelles à sujet religieux échouent à convaincre d'une autonomie qui leur garantirait l'impunité, à plus forte raison parce que leur référent est sacralisé[4]. Mais d'autre part, les contrefactuels créés par des historiens et des romanciers sont tous des fictions. D'un point de vue logique, il s'agit toujours de mondes possibles non actualisés créés à partir d'un monde de départ. Pourtant, leur fonctionnement, en particulier épistémique, est tout à fait différent. C'est ce que nous allons nous appliquer à démontrer, en soulignant d'emblée la conséquence qu'il y aura à en tirer : l'absence d'un statut unifié de la fiction, ce qui est contraire aux propositions de certains philosophes (comme Vincent Descombes, 1984) ou théoriciens de la fiction, comme Lubomír Doležel (1999). L'enjeu de cette contribution est de réfléchir aux fondements de cette hétérogénéité de la fiction quant à son statut ontologique.

Pour ce faire, nous présenterons d'abord une histoire alternative, en d'autres termes, une fiction élaborée par des historiens. Puis nous évoquerons rapidement trois fictions romanesques très connues[5] – leur appartenance à une culture largement partagée leur garantissant une forme de représentativité. Le point commun de ces quatre textes est qu'ils constituent tous des variantes contrefactuelles à partir d'un monde de départ constitué par la seconde guerre mondiale[6].

I Une histoire alternative : « 1940. Et si la France avait *continué* la guerre ».

Les histoires alternatives abondent et ont d'ailleurs été étudiées, mais dans une perspective différente de la nôtre[7]. Nous nous limiterons à une histoire contrefactuelle française [8]: *1940. Et si la France avait continué la guerre* (2010)[9]. La titre de l'ouvrage met typographiquement en valeur le projet d'histoire alternative : sur fond d'image d'archive, le titre aux couleurs du drapeau français souligne en bleu et en italique l'élément contrefactuel proprement dit : la continuation de la guerre, à la place de l'armistice.

---

[4] Je me permets de renvoyer sur ce point à mon ouvrage, à paraître (2016).

[5] *Plot against America* (2004) a été étudié, notamment, par Lebow (2010, ch. 8). Celui-ci compare ce roman à *It Can't Happen Here* de Sinclair Lewis (1935). Il évoque également la réception de l'ouvrage de P. Roth (2010 : 249-253). H. Dannenberg, dans son étude les fictions contrefactuelles (2008), analyse le roman pionnier de Dick (2008 : 208-210) et évoque plus brièvement celui de Roth (2008 : 222).

[6] Pour une revue et une analyse de toutes les fictions alternatives qui prennent le point de départ d'une issue de la seconde guerre mondiale favorable aux nazis, voir Rosenfeld, 2005a et b et Butter, 2009. Outre le corpus que nous avons pris comme objet, on peut citer *The Divide* (1980) de William Overgards (Butter, 2009 : 54) et *The Ultimate Solution* (1973) d'Eric Norden (Rosenfeld 2005a : 111-113). Rosenfeld compte une centaine de fictions qui prennent Hitler pour objet à partir d'une perspective contrefactuelle (que se serait-il passé si Hitler était devenu un artiste peintre, si Hitler avait survécu à la guerre…) (Rosenfeld 2005b : 241). Une liste des scenarios alternatifs prévoyant la victoire des nazis se trouve sur le site :
http://en.wikipedia.org/wiki/Axis_victory_in_World_War_II

[7] La plupart des chercheurs qui se sont intéressés à l'histoire contrefactuelle s'attachent à réhabiliter le rôle de la contingence (Ferguson 1997, Lebow 2010).

[8] Les auteurs soulignent le caractère collaboratif de leur projet, qui a mobilisé une large équipe internationale.

[9] L'ouvrage est associé à un site « Fantasque Time Line : 1940. La France continue la guerre », toujours actif.

Le texte est précédé d'une importante introduction d'une trentaine de pages intitulée : « Une histoire alternative ». Il s'agit en effet de livrer au préalable la version du monde réel qui autorise et conditionne ce monde possible. Dans l'introduction est avancée une thèse forte sur l'état du monde réel, contredisant l'histoire officielle. Il s'agit pour les auteurs de prouver que l'armée allemande était beaucoup moins puissante et organisée qu'on ne l'a dit et que par conséquent, l'Armistice n'était pas le seul choix possible pour le gouvernement français. L'objectif idéologique de cette construction contrefactuelle est explicite : l'affirmation selon laquelle ce qui s'est réellement passé est le meilleur des mondes possibles est dénoncée comme de la propagande pétainiste. Au contraire, prouver qu'une autre histoire était possible constitue un réquisitoire contre les artisans de l'armistice.

Les auteurs expliquent aussi leur méthodologie : celle-ci a consisté à définir de façon « réaliste » « une enveloppe des possibles » (une masse de données factuelles concernant, notamment, l'état des routes, des armées, les possibilités d'approvisionnement, les communications). De façon intéressante, ils estiment que la progression chronologique et la vraisemblance sont inversement proportionnels. Plus on s'éloigne du point de divergence avec le monde de départ, plus on pioche dans l'enveloppe des possibles engendrant eux-mêmes d'autres possibles, moins on peut garantir la plausibilité de la variante.

Le point de bifurcation entre monde réel et monde possible est pourtant en lui-même explicitement fictionnel : c'est lui, expliquent les historiens, qui a le plus mobilisé leur « imagination ».

Il est constitué par l'anticipation d'un mois de l'accident de voiture d'Hélène de Portes, la maitresse de Paul Reynaud (6 juin 1940 au lieu de juillet 1940). La version contrefactuelle lui donne pour conducteur Paul de Villelume un lieutenant colonel jouant un rôle politique en relation avec l'Etat-major (dans la réalité, c'est Paul Reynaud lui-même qui conduisait). Les historiens éliminent ainsi ceux qu'ils présentent comme deux partisans influents de l'armistice. Ils supposent que Paul Reynaud, déstabilisé par le deuil, se trouve plus enclin à suivre la voix préconisée par De Gaule.

Le type de relation de causalité exploité n'est pas sans évoquer la conception de l'histoire au 17e siècle : ce sont les circonstances privées, en particulier amoureuses, qui constituent les ressorts cachés, essentiellement psychologiques, de l'événement historique. Les historiens ne sont pas dupes de la fragilité de leur hypothèse. Ils s'en dédouanent, semble-t-il, par une allusion à la mort de Lady Diana :

La voiture de Villelume file le long du quai d'Orsay et passe à vive allure le pont de l'Alma. Alors que, roulant toujours aussi vite, elle traverse le point de l'Alma en direction de l'avenue Georges V, son conducteur en perd le contrôle pour une raison inconnue. Bien après la guerre, on a prétendu qu'une mystérieuse Mercedes, surgie de l'avenue Montaigne, l'aurait percutée à l'arrière avant de s'enfuir par le quai de l'Alma… Quoi qu'il en soit, l'automobile heurte brutalement un réverbère et verse sur le côté. Les secours arrivent très vite et les deux occupants, ensanglantés, sont conduits à l'Hôtel-Dieu où l'on constate qu'Hélène de Portes a été tuée sur le coup (*1940 Et si la France avait continué la guerre,* ch. 1 « Par miracle ou par hasard », p. 51).

La référence humoristique à la mort de Lady Diana sert à souligner la fictionnalité de l'événement, à l'assumer sur le mode plaisant afin de mieux mettre en évidence la rigueur du déterminisme qui préside ensuite à l'enchainement des faits engendrés par cette fragile prémisse[10].

Dans cet ouvrage d'un très grand sérieux, les références au monde de départ sont toujours teintées de comique, ce qui pose question. En voici un autre exemple : dans ce monde possible désirable d'une France unanimement combattante, il n'y a pas d'appel du 18 juin. Pourtant, l'écho de l'événement qui n'a pas eu lieu résonne paradoxalement dans ce monde où il n'a pas sa place :

« À midi, la fin de la conférence est marquée par un curieux incident. Un journaliste de la radio nationale vient informer le général de Gaulle "qu'on l'attend en studio pour [son] intervention". Or, De Gaule n'a rien prévu de tel : "j'ai dit le 14 à la France ce que j'avais à lui dire. Pourquoi voulez-vous que je parle aujourd'hui ? Pour l'anniversaire de Waterloo ?" On ignorera toujours l'origine de ce malentendu » (1940, *Si la France avait continué la guerre*, p. 152).

En effet, dans le monde contrefactuel, le Général de Gaule s'exprime sur les ondes le 14 juin, date de l'entrée des Allemands dans Paris, à partir des studios provisoires de la radio nationale, à Tours. Il s'agit d'un décalque de l'appel du 18 juin (dans un autre monde, le nôtre), avec de légères modifications significatives, dont voici un exemple :

Appel du 18 juin
Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi.

Appel du 14 juin
Certes, nous courrons le risque d'être submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi.

Le reste de l'ouvrage consiste en un récit très détaillé des décisions prises et des opérations réalisées jusqu'en décembre 1940, tandis que les Allemands ont envahi l'ensemble du territoire et que le gouvernement s'est replié en Afrique du Nord, à Alger, et évidemment, à Casablanca.

Les références humoristiques au monde de départ pointent l'incongruité de cette histoire fictionnelle, créent des paradoxes, contredisant, allégeant la pesanteur de l'énumération des données pseudo-factuelles qui servent à accréditer la version présentée à la fois comme possible et souhaitable. De fait, l'intérêt décroit très rapidement[11]. Plus l'on s'éloigne du point de convergence, plus le monde second se développe selon un déterminisme factice. Le monde second s'éloigne du monde de départ sans pour autant conquérir son autonomie. Peut-être le développement contrefactuel suscite-t-il aussi, chez certains lecteurs, un plaisir comparable à celui

[10] L'humour peut aussi désamorcer la critique, tout en faisant écho à la tradition des contrefactuels historiques. Ceux-ci ont été souvent traités, du moins dans le passé, sur le mode de la plaisanterie, du fait, précisément, de la fragilité et de la frivolité des hypothèses opérant le déviation imaginaire du cours de l'histoire (le nez de Cléopâtre…)

[11] Cette remarque n'engage évidemment que nous. La parution d'un second volume, en 2012, (*1941-1942 et Si la France avait continue la guerre*...), la publication de l'un et de l'autre tomes en édition de poche, respectivement en janvier et en août 2014, semble nous démentir.

que donnent les jeux de stratégie[12]. Mais malgré quelques scènes dramatiques, il n'exploite aucun des ressorts pathiques d'un récit romanesque.

Quels sont alors les gains épistémiques d'une telle entreprise ? La portée épistémique de cette fiction, parce qu'elle ne se constitue pas en monde autonome, reste entièrement orientée vers la modification des croyances concernant le monde réel. Il s'agit essentiellement de voir le monde de départ autrement. Elle n'est pas non plus étrangère à une dimension axiologique de l'ordre de la compensation qui repose sur la satisfaction de fréquenter le monde possible d'une France en guerre où Pétain est humilié, Laval en fuite, les journaux antisémites interdits.

Si l'élargissement de cette remarque à l'ensemble des contrefactuels historiques dépasse le cadre de cet article et nos compétences, notons tout de même que nombre d'entre eux élaborent une version du monde améliorée par rapport au monde actuel, en prenant pour point de départ la non occurrence d'une catastrophe majeure (dont l'appréciation dépend du point de vue, évidemment) : la destruction du temple de Jérusalem[13], la peste noire, la guerre des deux roses, la révolution française, la défaite de Waterloo, la mort de Byron à Missolonghi (celui-ci devenant ensuite roi de Grèce), la guerre de 1870, la révolution russe, la première guerre mondiale…[14] L'avantage de la seconde guerre mondiale, par rapport à la plupart de ces événements, est que la hiérarchisation axiologique des possibles est très largement partagée.

II Fictions contrefactuelles romanesques

Les fictions contrefactuelles romanesques ne renoncent pas à nous donner le genre de gains épistémiques que nous dispense *1940 : Si la France avait continué la guerre*. S'il n'y a pas de préface visant à accréditer une nouvelle version de la réalité, *Fatherland* de Robert Harris (1992) et *Plot against America* de Philip Roth (2004) comportent respectivement une « Note de l'auteur » et un « Post-scriptum. Note au lecteur. Chronologie véritable des personnages principaux et autres personnages historiques figurant dans le livre. Documents annexes ». Elles n'établissent pas une nouvelle version préalable du monde de départ. Mais elles font état, après la version fictionnelle des événements, de celle ayant cours dans le monde réel, à propos de la vie quelques dignitaires nazis ou hommes politiques américains. La fonction de ces appendices est peut-être de nous inviter, après les allèchements de la fiction, à nous instruire. Elles peuvent aussi chercher à prévenir une erreur de réception, de « cadrage pragmatique »[15], par laquelle le lecteur prendrait pour vraie la fiction contrefactuelle – ce qui révèle au passage la mauvaise conscience toujours persistante de la fiction. Dans le cas de Roth, comme dans *1940, Si la France avait continué la guerre*, il s'agit aussi de convaincre de la crédibilité du monde possible fictionnel, en suggérant qu'il était bien une potentialité du monde réel. Harris fait précéder chaque chapitre d'une épigraphe reprenant des propos ou des extraits de textes ayant été réellement prononcés ou écrits pendant la

[12] En effet, le préfacier de l'ouvrage, Laurent Henninger, Chargé d'études à L'institut d'études stratégiques, affirme : « C'est donc avec mélancolie qu'on lit cet ouvrage, mais aussi avec une passion fébrile, tant il est vrai que le récit haletant est écrit de telle façon que le lecteur ne pourra pas le refermer avant d'en avoir achevé la dernière page. Nous en faisons le pari » (*1940*, 2010, p. 12). Pari perdu, en ce qui nous concerne.

[13] Perkins, 2000 : 194-204.

[14] Ferguson, 1997 : 8-20. Celui-ci reconnaît que beaucoup de contrefactuels, surtout ceux élaborés dans la première moitié du 20e siècle, ressemblent à l'expression de vœux pieux (« wishful thinking »).

[15] Nous empruntont ce terme à Caïra (2011 : 79)

guerre. Ils jouent le même rôle que les documents fournis par Roth : il faut comprendre qu'ils contenaient en germe l'état de chose décrit dans *Fatherland*. Dans le cas de Roth, il s'agit de modifier le regard sur l'Amérique et de souligner l'importance du courant antisémite qui la traverse au milieu du 20e siècle et se prolonge jusqu'à nos jours[16].

En dépit de cette similitude, les mondes contrefactuels de *1940. Et si la France avait continué la guerre* et de *Plot against Américain* sont aux antipodes, et en terme logiques, incompossibles (ils décrivent des états de choses incompatibles entre elles). Par conséquent, comme ces états de choses sont axiologiquement polarisés, que le monde possible des historiens est aussi désirable, que celui des romanciers qui envisagent une issue alternative à la seconde guerre mondiale ne l'est pas. Cela ne dépend pas des opinions politiques du lecteur : ces mondes possibles sont tellement intenables qu'ils sont destinés à s'autodétruire, ce qui couronne la supériorité du monde réel. La question qui se pose est alors la suivante : pourquoi les mondes haïssables des romans contrefactuels sont-ils tellement plus intéressants que les mondes possibles désirables des historiens ?

Une partie de la réponse relève de l'évidence. Dans les romans historiques alternatifs, les enjeux épistémiques sont diversifiés et articulés entre eux. Dans le premier chapitre de *Fatherland*, par exemple, ils concernent tout d'abord la constitution d'un héros paradoxal (pour nous faire admettre que le détective SS March est le héros sympathique du roman, il nous faut un certain nombre d'informations). Ils résident ensuite dans l'intrigue policière, puisque le roman s'ouvre avec un cadavre. Ils concernent enfin l'état de choses du monde contrefactuel lui-même, un état nazi couvrant en 1962 une bonne partie de l'Europe et tout à fait florissant : nous voulons savoir comment on en est arrivé là et si cette situation inacceptable pourrait changer. Pour reprendre les catégories de Raphael Baroni (2010), c'est à la fois l'attente et la curiosité qui sont suscitées par ces trois fils que se rejoignent : March, le héros, peut être positif car il ignore tout de l'extermination des juifs[17], ayant passé les années de guerre dans un sous-marin ; la situation internationale favorable du Reich allemand tient au fait que l'opinion mondiale n'en sait guère plus que March. Or, le cadavre et l'intrigue policière ont trait à la dissimulation de documents concernant la conférence de Wansee, susceptibles de mettre fin à l'ignorance de March et du monde. L'enjeu épistémique est donc interne à la fiction : lorsque l'univers de croyance du héros et du monde rejoindra le nôtre, on peut supposer que le Reich s'effondrera – le livre s'achève sur cet espoir, malgré la mort du héros qui a réussi à faire sortir les documents détenteurs du secret de l'holocauste.

La plupart les fictions contrefactuelles partant de l'hypothèse d'une victoire nazie ont pour objectif de s'autodétruire, ou de résorber la variation qu'elles introduisent dans le cours de l'histoire[18]. Cela peut s'effectuer, selon notre hypothèse, de trois façons.

---

[16] Comme le remarque H. Dannenberg, l'ouvrage se termine par un chapitre intitulé « Perpetual fear ». Le pessimisme qui en ressort pourrait être inspiré par les événements du 11 septembre (2008 : 222).

[17] Rosenfeld remarque que 5% seulement de la centaine de romans historiques alternatifs concernant la seconde guerre mondiale ont pour objet l'holocauste. Ces fictions concernent souvent la question de la mémoire et de l'oubli, non du point de vue des Juifs mais de leurs persécuteurs ; c'est bien le cas de *Fatherland* (2005b : 241).

[18] *L'Ultimate Solution* de Norden (1973) semble constituer une exception, puisque la domination impitoyable des nazis ne fait que se renforcer à la fin du livre, qui s'achève sur la perspective d'une guerre nucléaire avec le Japon. Cependant, dans cette mesure, le monde fictionnel atroce de Norden s'autodétruit lui-aussi.

La première, que nous proposons d'appeler « optative », est illustrée par le roman de Harris : le partage de la communauté de croyances et de désirs entre personnages et lecteurs est le but atteint. Ce partage doxastique, axiologiquement satisfaisant, laisse augurer une disparation future du monde déviant.

C'est bien différemment que Roth organise le sabordage de son monde possible qui consiste en une Amérique à la solde du régime nazi sous la présidence de Lindbergh. L'histoire contrefactuelle bifurque à nouveau avec la disparition de Lindbergh le 7 octobre 1942 et l'organisation d'élections exceptionnelles le 3 novembre 1942. Celles-ci permettent au président élu, Franklin Delano Roosevelt, de déclarer la guerre au Japon un an, jour pour jour, après que sa contrepartie dans le monde réel l'a fait. Les japonais contrefactuels attaquent aussi Pearl Harbour avec un an de retard, le 7 décembre 1941 dans le monde de départ, le 7 décembre 1942 dans celui du roman. Une parenthèse se referme, et avec elle prend fin une déviation temporelle d'une année[19]. L'histoire reprend le cours que l'on connaît. Nous appellerons ce mode de résolution « correctif ».

La troisième possibilité est mise en œuvre par le célèbre *Maitre du haut château* de Philip K. Dick (*The Man in the high castle*, 1962). L'état de choses contrefactuel est un monde au bord d'une troisième guerre mondiale, opposant cette fois les anciens vainqueurs, Allemands et les Japonais. L'enjeu poursuivi par le héros, tout aussi paradoxal que celui de Harris (il s'agit encore d'un SS sympathique) est la victoire du camp nazi modéré (dirigé par Heydrich) contre le camp radical (sous la coupe de Goebbels). Malgré une intrigue secondaire consolante (un juif qui échappe à la mort), et d'obscures prophéties qui laissent entendre que le règne des Nazis aura une fin, le bilan axiologique est mince, même à travers le mode de résolution optatif (les héros principaux rejoignent tous, à la fin du roman, notre monde de croyance). Selon notre hypothèse, c'est la raison pour laquelle un autre mode de résolution est nécessaire et en effet proposé. Il est paradoxal[20]. En effet, il existe dans le monde contrefactuel de l'Amérique nazie un roman contrefactuel qui décrit un état de chose proche[21] du monde réel, où Hitler aurait perdu la guerre. Bien plus, l'un des personnages féminin du roman rencontre l'auteur de ce livre et lui révèle que c'est le monde contrefactuel décrit par son roman qui est la réalité. Il s'agit d'un paradoxe d'inclusion réciproque un peu compliqué par le dédoublement des contrefactuels[22], puisque le monde actuel et le roman-dans-le roman ne se superposent pas tout à fait : lorsque Juliana parle de « la réalité » où Hitler a perdu la guerre, cela pourrait être la nôtre, mais aussi celle d'une autre variante de notre monde actuel, un monde justement décrit par le roman-dans-le-roman, où Hitler perd la guerre, mais est traduit en justice.

---

[19] Selon Lebow, qui juge lui aussi les modalités de ce rattrapage invraisemblable, ces circonstances romanesques ont été très critiquées à la sortie du roman (2010 : 253).

[20] Ce dispositif a un aspect métaleptique, car c'est bien le monde réel qui semble faire irruption dans le monde de la fiction. Mais il ne s'agit pas d'une métalepse au sens strict.

[21] En effet, le monde du roman-dans-le-roman ressemble au monde actuel (le Japon et l'Allemagne ont perdu la guerre), mais n'est pas identique à lui (parmi d'autres distorsions contrefactuelles, Hitler y est traduit en justice). Voir sur ce point Dannenberg (2008 : 209).

[22] En d'autres termes : M (le monde actuel) inclut M1 (le monde du roman de Philip K. Dick), incluant à son tour M2 (le roman-dans-le roman intitulé *Le poids de la sauterelle*, qui est beaucoup plus proche de M que de M1. Juliana inverse la hiérarchie des mondes, en affirmant que M2 (le monde du *Poids de la Sauterelle*) inclut M1.

On pourrait citer d'autres exemples de résolution paradoxale (par conflagration de mondes) associée aux contrefactuels historiques, chez Paul Auster par exemple (*Man in the Dark*, 2006) [23].

Les paradoxes des fictions contrefactuelles mettent en question mais, à notre avis, ne renversent pas la postulation axiologique d'une supériorité du monde actuel (validant de façon lointaine la pyramide leibnizienne).

Le gain majeur de la plupart des fictions contrefactuelles est en effet celui de la réassurance morale, qui est un des ressorts principaux des fictions d'ancien régime[24]. C'est aussi le cas pour ces fictions contrefactuelles prenant l'histoire pour objet, mondes « de normes et de biens » (Pavel, 2012) : l'univers de croyance des lecteurs doit d'une façon ou d'une autre triompher à la fin du roman, à travers le comportement des personnages et surtout la destruction, effective ou programmée, de l'état de chose déviant. La dimension épistémique orientée vers le monde de référence est bien présente, on l'a vu. Mais en ce qui concerne la fiction elle-même, la modalité épistémique intégrée à la fiction est essentiellement subordonnée à la modalité axiologique : elle se joue dans le dénouement du paradoxe d'un héros impossible, par le sacrifice de sa vie (March dans *Fatherland*) ou de sa raison (Tagomi[25] dans le roman de K. Dick), parallèle à la destruction du monde de fiction ou du moins l'élimination programmée de sa déviance[26]. Le monde fictionnel des historiens, ontologiquement moins conservateur, n'a aucune raison d'être sacrifié, puisqu'il constitue une version améliorée du réel. Mais il s'étiole de lui-même, puisque les historiens renoncent à prolonger la projection d'événements contrefactuels au-delà de six mois (du moins dans la première phrase de leur projet), et surtout parce que les enjeux épistémiques et axiologiques restent extérieurs au monde de la fiction.

Ces exemples limités, centrés sur quelques versions alternatives de la seconde guerre mondiale, nous invitent à infléchir les classifications qui ont récemment été proposées à propos des contrefactuels dans la fiction romanesque. Il nous semble en effet abusif de considérer ceux-ci, comme le fait Ansgar Nünning (1994), comme un sous-genre de ce qu'il appelle les « romans historiques révisionnistes », se caractérisant par leur portée critique à l'égard de l'histoire réelle. Michael Butter préfère à raison opposer les « fictions alternatives affirmatives » (qui corroborent les valeurs partagées et l'interprétation courante de l'histoire) et les « fictions alternatives révisionnistes ». Malheureusement, pour illustrer cette sous-catégorie, Butter ne fournit qu'un seul exemple, qui est celui du roman de Philip K. Dick (2010 : 56). Il comprend en effet le jeu de miroir en trompe-l'œil final comme une assimilation du monde réel au monde de la fiction où régnerait l'ordre nazi. Or, même si le paradoxe pluralise inévitablement les interprétations, la lecture de Butter nous semble sujette à caution. La version de monde (du roman-dans-le-roman) où Hitler n'aurait pas gagné la guerre, est présentée comme

[23] Dans ce roman, le héros bâtit mentalement un monde alternatif parce que le monde réel (marqué par la guerre en Irak) est insoutenable ; mais le monde alternatif, où une nouvelle guerre de Sécession fait des ravages, se révèle pire que le monde réel et le héros choisit de l'anéantir.

[24] Comme l'a montré G. Hautcœur (à paraître).

[25] Celui-ci rejoint si bien le monde du lecteur qu'il a une vision de celui-ci (San Francisco selon le cours de l'histoire actuel) dans une hallucination.

[26] Widman, à partir d'un autre corpus, propose de distinguer les contrefactuels qui agissent au niveau de l'intrigue (l'histoire, dans le fiction, suit le cours des événements historiques reconnus comme tels dans le monde réel, mais la causalité qui les produit est différente) ou au niveau de l'histoire elle-même, divergente par rapport à celle du monde actuel. Il mentionne rapidement le roman de Roth comme appartenant à la première catégorie (2011 : 187). Il est plus difficile de faire entre dans ces catégories les deux autres romans, puisque la réduction du développement contrefactuel est programmé, mais n'a pas lieu dans le roman.

désirable : elle joue le rôle d'une alternative à l'alternative qui rejoint notre univers de croyance. Nous divergeons aussi des études précédemment citées en ce que la place accordée à la subversion et sa valorisation, en tout cas en ce qui concerne ce corpus de fictions romanesques alternatives concernant la seconde guerre mondiale, nous y paraissent exagérées[27].

Nous espérons également avoir montré que la fiction n'avait pas de statut homogène : d'une part, les éléments référentiels, au sein d'une fiction, ne perdent pas leur capacité de dénotation ; d'autre part il faut distinguer entre les fictions de l'histoire alternative et les romans. L'idée selon laquelle les contrefactuels aboliraient la différence entre fait et fiction n'est pas non plus validée : elle est en tout cas contredite par les efforts déployés par les auteurs, en particulier Harris et Roth, pour souligner le statut respectif des informations documentaires et de leur variante fictionnelle.

À quoi tient alors la différence entre histoires et romans historiques alternatifs ? Nous avons vu que la métalepse n'était pas réservée à la fiction romanesque, comme en témoigne l'irruption du réel à la faveur des micro-paradoxes, dans l'histoire alternative de Sapir, Stora et Mahé. On ne peut même pas affirmer que la polyréférence (la capacité à référer à plusieurs mondes) soit le propre du roman, car si Philip K. Dick peut proposer deux mondes alternatifs, les historiens peuvent à la fois référer au monde réel et faire allusion à une de ses versions fictionnelles, comme le film *Casablanca*.

Cependant, ce sont, d'une part, les relations entre les mondes qui diffèrent, et d'autre part, l'articulation des modalités qui les régissent. Dans le contrefactuel historique, le monde actuel et le monde de la fiction ne cessent de s'éloigner l'un de l'autre ; en outre, le point de divergence, dont la vraisemblance est un enjeu majeur et problématique, est généralement inclus dans la construction contrefactuelle historique. C'est le cas *1940. Et si la France avait continué la guerre…*, mais il semble que ce constat puisse s'élargir à maintes histoires contrefactuelles, qui se limitent d'ailleurs souvent à décliner et à analyser les opérateurs de déviation d'un segment d'histoire[28]. De façon générale, les points de divergence ne sont que présupposés dans les romans historiques alternatifs, où ils ne sont que rapidement mentionnés. En revanche, monde actuel et monde fictionnel tendent à la fin des romans à se rejoindre, ce qui n'est pas le cas dans les histoires (des historiens). En ce qui concerne les modalités, la visée épistémique, dans les histoires alternatives des historiens, s'attache surtout à modifier l'interprétation que nous pouvons avoir d'un événement historique qui s'est effectivement déroulé. Il n'est bien sur pas exclu qu'un roman change notre vision du monde (nous amenant à réévaluer, par exemple, l'importance de l'antisémitisme aux Etats-Unis). Mais ce qui importe principalement, c'est le développement du monde fictionnel et la confrontation des personnages aux situations induites par une variante péjorative par rapport à notre réalité historique. Tandis que les mondes possibles alternatifs historiques sont souvent meilleurs que le nôtre, les alternatives historiques romanesques sont souvent bien pires, et tout l'enjeu est de les défaire. La différence entre histoires alternatives et romans contrefactuels tient donc à l'internalisation des enjeux épistémiques et à la domination structurelle de la modalité axiologique qui caractérisent plus particulièrement les seconds.

---

[27] Il conviendrait évidemment de mener une étude sur un corpus plus large. Au vu des informations fournies par Rosenfeld (2005a) et par le site http://en.wikipedia.org/wiki/Axis_victory_in_World_War_II, notre interprétation nous semble plutôt validée, et les fictions romanesques alternatives « affirmatives », pour reprendre les catégories de Butter, bien plus nombreuses que les fictions romanesques alternatives « révisionnistes ».

[28] C'est le cas par exemple quand J. D. Crossan examine quatre événements qui auraient pu empêcher le développement du christianisme (2000 : 185-193).

Références bibliographiques

ALBRECHT, Andrea et DANNENBERG, Lutz (2011), « First Steps Toward an Explanation of Counterfactual Imagination », in Birke, Buttet, Köppe, pp. 12-29.

BARONI, Raphaël (2007), *La Tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Poétique ».

BEN ZVI, Ehud (2008), « Israel, Assyrian Hegemony, and Some Considerations About Virtual Israelite History », in J. Cheryl Exum, 2000, pp. 70-87.

BIRKE, Dorothee, BUTTER, Michael, KÖPPE, Tilmann (2011), *Counterfactual Thinking - Counterfactual Writing*, de Gryuter, Berlin, Boston.

BUTTER, Michael (2009), *The Epitome of Evil: Hitler in American Fiction 1939-2002*, New York, Palgrave Macmillan.

CAÏRA, Olivier, *Définir la fiction. Du roman au jeu d'échecs*, Paris, Éditions de l'EHESS.

CROSSAN, John Dominic (2000), « Earliest Christianity in Counterfactual Focus », in Exum, pp. 185-193.

DANNENBERG, Hilary P. (2008), *Coincidence and Counterfacuality. Plotting Narrative and Space*. University of Nebraska Press, Lincoln and London.

DICK, Philip K (1962), *The Man in The High Castle*, [*Le maître du haut château*], New York, Putnam.

DAVILA, James R. (2010), « Counterfactual History », in *How to Read the Dead Sea Scrolls: Methods and Theories in Scrolls Research*, Maxine Grossman éd., Grand Rapids, M. Eerdmans.

DESCOMBES, Vincent (1983), *Grammaire d'objets en tous genres*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique ».

DOLEZEL, Lubomír (1999), « Fictional and Historical Narrative: Meeting the Postmodernist Challenge », in David Herman (éd.), *Narratologies. New Perspectives on Narrative Analysis*, Columbus, Ohio State University Press, pp. 247-273.
— (2010a), « Les narrations contrefactuelles du passé », in Françoise Lavocat (dir.), *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, CNRS Éditions, pp. 197-216.
— (2010b), *Possible Worlds of fiction and History. The Postmodern Stage*, Baltimore (Md.), The Johns Hopkins University Press.

EXUM, J. Cheryl éd., *Virtual History and the Bible*, Leiden, Brill, 2000.

FERGUSON, Niall (1997), « Introduction. Virtual History : Towards a "chaotic" theory of the past », in Niall Ferguson éd., *Virtual History : Alternative and Counterfactuals*, London, Papermac.

HARRIS, Robert (1992), *Fatherland*, Hutchinson, Londres, 1992.

HAUTCŒUR, Guiomar (2015 à paraître), *Roman et secret. Essai sur la lecture à l'époque moderne*, Paris, Garnier.

LAVOCAT, Françoise (2016 à paraître), *Fait et fiction, Pour une frontière*. Les Éditions du Seuil, coll. « Poétique ».

LEBOW, Richard Ned (2009), « Counterfactuals, History and Fiction », *Historical Social Research*, Vol. 34, n° 2, pp. 57-73.
— (2010), *Forbidden Fruit. Counterfactual and International Relations*, Princeton University Press, Princeton.

NORDEN, Eric (1973), *The Ultimate Solution*, New York, Warner Books.

NÜNNING, Ansgar (1995), *Von historischer Fiktion zu historiographischer Metafiktion,* Trier, Wissenschaftlicher Verlag Trier.

PERKINS, Pheme, « If Jerusalmen stood : the Destruction of Jerusalem and Christian Anti-Judaism », in Exum, 2000 : 194-204.

ROSENFELD, Gavriel D. (2005a),*The World Hitler Never Made, Alternate History and the Memory of Nazism*, Cambridge, Cambridge University press.
— (2005b), « Alternate Holocausts and the Mistrusts of Memory », in Jonathan Petropoulos et John Roth éds, *Gray Zones : Ambiguity and Compromise in the Holocaust and its Aftermath*, New York: Berghahn Books.

SAPIR, Jacques, STORA, Franck, MAHE, Loïc (2010), *1940. Et si la France avait continué la guerre...* Paris, Tallandier.
— (2012), *1941-1942. Et Si la France avait continue la guerre...,* Paris, Tallandier.

TETLOCK, Philip E., BELKIN, Aaron, éds (1996), *Counterfactual Thought Experiments in World Politics: Logical, Methodological, and Psychological Perspectives*, Princeton, Princeton University Press.

Sites :

http://www.1940lafrancecontinue.org consulté le 15 mai 2015.

http://en.wikipedia.org/wiki/Axis_victory_in_World_War_II, consulté le 9 Janvier 2015.